



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 13, No. 3 (1912), pp. 434-446

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526294>

Accessed: 15/02/2011 12:14

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

BULLETIN CRITIQUE.



Berthold LAUFER, *Jade, a study in Chinese archeology and religion* (Field Museum of Natural History. Publication 154. Anthropological Series, vol. X), Chicago, 1912, in-8°, xiv + 370 pages, avec 68 planches et 204 figures dans le texte.

L'étude de la Chine ancienne a fait en ces dernières années de grands progrès. Pendant trop longtemps, les traducteurs ont été dans la dépendance à peu près exclusive des commentateurs chinois; les collectionneurs au contraire s'en remettaient à leurs impressions personnelles du soin de classer et de dater les pièces. Archéologue et philologue, M. Laufer doit à sa double compétence de pouvoir poursuivre ses enquêtes dans les deux domaines à la fois; les résultats de cette méthode nouvelle se sont imposés sans peine à quiconque s'occupe de l'Extrême-Orient. A peine paru, son ouvrage sur la *Chinese pottery of the Han dynasty* est devenu le guide classique des conservateurs de musées et des amateurs qui, depuis quelques années, ont «découvert» l'époque archaïque de l'art chinois. Le nouveau volume sur le *Jade* n'est pas moins riche en renseignements précieux, en hypothèses ingénieuses, et en résultats acquis à la science dès à présent.

La «question du jade» a occupé les préhistoriens du XIX^e siècle, quand on ne connaissait en Europe aucun gisement de cette pierre;

elle ne se pose plus aujourd'hui. Bien des points restent cependant obscurs dans cette histoire. En Extrême-Orient, tous les jades anciens, ceux qu'on appelle 漢玉 *han-yu*, ou «jades des Han»¹⁾, diffèrent, par l'apparence, des jades modernes importés du Turkestan. Dans un certain nombre de cas, on peut invoquer le long enfouissement, les oxydations résultant du contact prolongé avec des corps organiques en décomposition. Mais il semble qu'il s'agisse de quelque chose de plus, de différences essentielles qui tiennent à la nature même de la pierre et à sa provenance. M. Laufer se rallie à l'idée que ces «jades des Han», qui sont souvent plus anciens encore et remontent aux Tcheou, ne viennent pas du Turkestan. Ils auraient été extraits, en Chine même, de carrières que les textes mentionnent dans le bassin du Fleuve Jaune, au Chan-si, au Chàn-si. Si on ne les connaît plus, c'est qu'elles sont épuisées depuis pas mal de siècles. La théorie est séduisante, et je crois que l'avenir la consacrerà. Mais on se défendra mal de quelque doute, aussi longtemps que l'un au moins de ces sites n'aura pas été reconnu²⁾.

1) M. Laufer (p. 294) s'élève contre une interprétation due à Bushell, et que son *Art chinois* a répandue (trad. française, p. 173—174). D'après Bushell, *han-yu* serait 含玉; le premier mot, *han*, signifie «tenir dans la bouche», et l'expression se serait d'abord uniquement appliquée aux menus objets de jade qu'on plaçait dans la bouche des morts; plus tard, elle aurait désigné tout jade trouvé dans une tombe. M. Chavannes a reproduit les indications de Bushell (*T'oung Pao*, II, VII, 399). Mais les informateurs de Bushell l'ont mal renseigné. Tout en donnant le sens de «jade trouvé dans une tombe», c'est bien 漢玉 *han-yu*, «jade des Han», qui est indiqué dans le dictionnaire de Giles. Tous les «jades des Han» ne sont pas d'ailleurs des jades funéraires; mon expérience sur ce point est en plein accord avec les informations recueillies par M. Laufer. L'expression indiquée par Bushell existe d'ailleurs également, mais son sens est strictement limité aux petits jades qu'on plaçait dans la bouche des morts.

2) On ne doit pas oublier que les données des textes chinois sur le jade sont souvent confuses. Le mot *yu*, «jade», est loin d'avoir été restreint au sens étroit de jade, ou même de jadéite et de néphrite. Sans doute, quand il s'agit seulement de pierre qui rappelle le jade, on trouve parfois non pas *yu* seul, mais 玉石 *yu-che*, «pierre-jade»; mais il s'en faut que cette distinction soit toujours observée. Les dédicaces de statues bouddhiques sous les Wei et les T'ang disent souvent 玉佛 *yu-fo*, mot-à-mot «Buddha de jade», quand le Buddha ainsi désigné n'est pas vraiment en jade, mais en marbre. M. Laufer parle

M. Laufer n'est pas le premier Européen qui ait consacré aux jades d'Extrême-Orient une étude importante. Comme dans toutes les branches de l'art chinois, il faut nommer ici le pionnier que fut Bushell. Bushell s'est occupé du jade en classant les jades chinois de la collection Heber R. Bishop de New-York; son travail est malheureusement enseveli dans les deux volumes gigantesques où cette collection est décrite et qui, tirés seulement à 98 exemplaires, ne pèsent pas moins de 125 livres¹⁾. Mais la collection Bishop

(p. 25), d'après le *Kan sou t'ong tche*, de jade obtenu près de Sou-tcheou; je connais cette pierre, qu'on travaille dans la région: c'est un marbre vert, assez finement veiné, et non un jade. Si j'en juge d'après le ch. 15 du 閱微草堂筆記 *Yue wei ts'ao t'ang pi ki* de 紀昀 Ki Yun (XVIII^e siècle), le «jade» du Yunnan (Laufer, p. 26) ne serait pas un vrai jade, mais une jadéite (翡翠玉 *fei-ts'ouei-yu*). Il y aurait une confusion analogue même pour les pierres de Lan-t'ien dont parle M. Laufer (p. 24), ou tout au moins pour certaines d'entre elles que Ki Yun appelle 乾黃 *kan-houang* (記余幼時...雲南翡翠玉當時不以玉視之。不過如藍田乾黃強名以玉耳。今則以爲珍玩。價遠出眞玉上矣)。

1) Il est du moins une question qu'on ne devrait plus avoir besoin de mentionner: celle de l'étymologie du mot «jade». Dans une lettre au *Times* du 10 janvier 1880, Max Müller a montré que c'était une abréviation pour le nom que les Espagnols donnèrent à la pierre quand ils la connurent au Mexique, *pedra de hijada*, «pierre de rein», à cause des vertus curatives attribuées à cette pierre (cf. le nom de «néphrite»). Cette étymologie propagée par Yule (*Iloboon-Jobson*, s. v. *jade*), a eu aussi le suffrage de Bushell, et M. Chavannes (*T'oung Pao*, II, VII, 398—399) a rappelé, après Murray, deux exemples décisifs tirés des lettres de Voiture. M. Laufer (p. 22) accepte à son tour une interprétation qui ne laisse place à aucun doute. Mais, entre temps, M. Grenard, dans son excellente *Mission scientifique dans la Haute-Asie*, II, 187—188, 257, glissait deux phrases malheureuses, où, ignorant l'explication de Max Müller, il donnait pour étymologie à *jade* le mot turc *yada*, nom de la pierre dont se sert pour ses incantations le *yadaçi*, ou sorcier qui fait tomber la pluie. Sans tenir aucun compte des travaux antérieurs, M. Blochet a dit tout récemment (*Histoire des Mongols*, t. II, 1911, p. 265) que «*youroung-kash* est la jade blanche, *kara-kach* la jade verte; les deux sortes étant nommées *يادا* [*yada*], et ajoute (Appendice, p. 25) que *جداماك* *jadamak* signifie «faire des incantations avec la pierre de jade, *جدا* [*jada*] et *يادا* [*yada*] en turk-oriental». Ces renseignements sont absolument inexacts. Le jade ne s'est jamais appelé *yada* ou *jada* en turc oriental, mais *qāš*; cette dernière forme est la seule qui ait cours à Khotan et à Koutchar. A Kachgar, *qāš* est relativement peu employé, parce qu'on lui substitue les noms turco-persan de *rāstūš*

comprenait surtout, en échantillons d'ailleurs merveilleux, des jades

(*rast + tās*), « pierre correcte », et turco-arabe de *asltās* (*aql + tās*), « pierre fondamentale »; j'ai en outre entendu à Kachgar le nom de *čapānlyq* pour les jades des Han. Le mot *qas*, au sens de « jade », se retrouve en mongol sous la forme *khas* (cf. *K'in ting houang yu si yu t'ou tche*, ch. 43, f° 3 v°, de l'édition lithographique de Hang-tcheou, 1893; Kovalevskii, *Dictionnaire mongol*, pp. 764—765). Il est bien vrai d'autre part qu'il y a une pierre appelée *yada* en turc, *jada* en mongol, et dont les sorciers se servent pour faire tomber la pluie; Quatremère lui a consacré une très longue note dans son *Histoire des Mongols*, pp. 423—440. Seulement cette pierre n'est pas le jade, et Quatremère, philologue prudent, n'a jamais dit qu'elle le fût. A Kachgar, où on dit bien *yada* ou *yada-tās* pour la pierre, et *yadači* pour le sorcier qui s'en sert, on considère le *yada* comme un bézoar de cheval. A Koutchar, l'influence mongole a laissé des traces plus sensibles qu'à l'ouest et au sud; le nom vulgaire de la pierre y a gardé la prononciation mongole, *jada*; là aussi, on m'a affirmé que c'était un bézoar. C'est aussi comme un bézoar que le *jada* est donné dans le dictionnaire mongol de Kovalevskii (pp. 2275—2276). La même explication a été adoptée par M. Denison Ross (*The Tarikh-i-Rashidi*, pp. 32—33). Un mot *yadči*, « magicien », dont la valeur rituelle reste incertaine, s'est retrouvé dans les documents ouïgours du Turkestan chinois (F. W. K. Müller, *Vigurica*, II, 84). Le *yada* ou *jada* est venu à la connaissance des Chinois. Plusieurs textes sont indiqués dans le *K'in ting houang yu si yu t'ou tche* (ch. 43, ff. 6—7), dans le commentaire de 李文田 Li Wen-t'ien au ch. 5 du *Yuan tch'ao pi che* et dans le ch. 6 du 還讀齋雜述 *Houan tou tchai tsa chou* (inédit) de 宋伯魯 Song Po-lou. On y voit qu'à la fin du XIV^e siècle, le nom de la pierre est écrit 鮮答 *tcha-ta* dans le 輟耕錄 *Tcho keng lou*, œuvre bien connue de T'ao Tsong-yi. Au début du XV^e siècle, le 北征錄 *Pei tcheng lou* de 金幼孜 Kin Yeou-tseu appelle la pierre 札達 *tcha-ta*. Tout au début des Ts'ing, et à propos d'un bézoar de cheval trouvé en 1644, le 筠廊筆記 *Yun lang pi ki* de 宋犖 Song Lo dit que c'est là la pierre 砮答 *tcha-ta*, qu'elle est souveraine contre les maladies, et qu'on la trouve surtout dans le ventre des bœufs et des chevaux. Il est question de pierre 查達 *tch'a-ta* dans le 東華錄 *Tong houa lou*, sous l'année 1717. Au XVIII^e siècle, 方觀承 Fang Kouan-tch'eng parle du 檀達 *tch'a-ta* dans son 松漠草詩注 *Song mo ts'ao che tchou*. Il n'est pas douteux que ce *yada* ou *jada*, ainsi connu à travers toute l'Asie, soit un bézoar; il n'a rien à voir ni avec le jade lui-même, ni avec le nom que nous lui donnons. Tout au plus, a-t-il pu être confondu parfois avec la légendaire « pierre de lune », *candrakāntamaṇi* (cf. Sarat Chandra Das, *Tibetan-engl. Dict.*, p. 1242). Ce terme de *yada* ou *jada* n'apparaît toutefois en Extrême-Orient qu'avec les Mongols; mais les Chinois ont connu le nom de bézoar et la chose beaucoup plus tôt. Sous les Song, il est question de pierres 摩娑 *mo-so*, pour le nom desquelles on a signalé dans un ouvrage tardif, le *P'en ts'ao kang mou* du XVI^e siècle, la variante 婆娑 *p'o-so*. En réalité, la forme *p'o-so* est la plus ancienne; c'est celle

modernes du XVIII^e et du XIX^e siècle; les amateurs en étaient encore, quand elle fut formée, à la Chine du «Palais d'Été». M. Laufer a pris la question d'un tout autre point de vue. Sans doute il est sensible à la beauté de la matière et des formes, mais il goûte aussi dans un objet ce qu'il révèle d'histoire, de coutumes, de croyances; il est archéologue autant qu'artiste; et il se trouve, par une rare fortune, que la perfection des formes et du travail dans l'art chinois archaïque donne le mieux satisfaction à ces deux tendances de son esprit. Aussi la collection qu'il a constituée pour le Field Museum de Chicago est-elle surtout importante par ses jades anciens; c'est sur ceux-là que M. Laufer insiste davantage, et c'est d'ailleurs à leur propos qu'il a abouti à ses conclusions à la fois les plus solides et les plus originales.

Jusqu'ici en effet, nous avons dû accepter à peu près de confiance ce que les érudits indigènes nous disaient des jades anciens. On sait que l'amour de l'antiquité, ou plus exactement des antiquités, se développa surtout sous les Song; c'est alors que les grands catalogues apparaissent, c'est à ce moment aussi que l'industrie des

qui était employée sous les T'ang, comme on peut le voir par la notice du **本草衍義** *Pen ts'ao yen yi* de 1116, édition du *Che wan kiuan leou ts'ong chou*, ch. 4, f^o 4 v^o. Dans le **北戶錄** *Pei hou lou*, écrit vers 875, on rencontre même (ch. 1, f^o 2 r^o) la forme **婆薩** *p'o-sa* (**ba-sat* [ou *sar*]). Ces pierres sont données comme ayant la propriété de déceler les poisons et de protéger contre eux. M. Hirth a donc certainement en raison de retrouver dans *mo-so* ou *p'o-so* le nom original du bézoar, le persan *pāzahr*, qui signifie mot-à-mot «antidote» (Hirth, *Die Länder des Islam*, p. 45; Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, p. 140). Il faut noter cependant qu'aucune de ces sources des Song ne parle de ces pierres *mo-so* comme de bézoars, au sens que le mot a pour nous. La transcription *mo-so* est anormale; c'est là un des cas où, sur une équivalence phonétique, il s'est greffé une valeur sémantique, au détriment de toutes deux. *Mo-so* a été interprété au sens de «frotter», et il y a des passages où la «pierre *mo-so*» est certainement entendue comme une «pierre qu'on frotte». Quant aux bézoars véritables, les Chinois les ont connus à peu près de tout temps. Ils rencontraient surtout des bézoars de bœuf, d'où le nom chinois de **牛黃** *nieou-houang*, «jaune de bœuf», mais ils mentionnaient aussi le *lo-t'o-houang*, «bézoar de chameau», etc. (cf. par exemple le *Pen ts'ao yen yi*, ch. 16, f^o 2).

imitateurs et bientôt des faussaires prend son essor¹). En 1176, une commission d'érudits dressa pour l'empereur un catalogue considérable de jades anciens, le 古玉圖譜 *Kou yu t'ou p'ou*, en 100 ch., avec plus de 700 illustrations dessinées par les meilleurs artistes du temps. Un manuscrit de cette œuvre, retrouvé en 1773, a été publié en 1779. Mais les bibliographes de K'ien-long n'ont pas jugé ce grand répertoire digne de figurer dans la bibliothèque impériale; ils se sont bornés à en «conserver le titre» (存目 *ts'ouen-mou*). Les recherches de M. Laufer justifient le verdict des érudits du XVIII^e siècle. Par les spécimen authentiques de jades des Tcheou et des Han qu'il a recueillis pour le Field Museum, on voit que ni les formes, ni les décorations ne concordent avec les planches du *Kou yu t'ou p'ou*. Il ressort de là avec évidence que, sous les Song, on n'avait plus de connaissance directe des anciens objets de jade qui étaient mentionnés dans les textes classiques; on voulait les figurer cependant, et de là est née toute une catégorie de jades pseudo-archaïques qui trahissent le style beaucoup plus évolué de l'époque des Song: ce sont ceux-là qui figurent dans le *Kou yu t'ou p'ou*.

Malgré sa perspicacité, M. Laufer ne fût peut-être pas arrivé à des conclusions aussi fermes et n'eût pu donner des exemples aussi frappants, si un érudit chinois contemporain ne lui eût ouvert la voie. En 1884, 吳大澂 *Wou Ta-tch'eng* publiait son 古玉圖攷 *Kou yu t'ou k'ao* en 2 ch., où, répudiant les informations traditionnelles depuis les Song, il abordait l'étude des jades anciens par la comparaison directe des textes classiques et des jades authentiques de sa propre collection. Il résulte de cet examen que, dès le temps des Han, beaucoup d'objets mentionnés dans les textes des Tcheou, principalement dans les rituels, n'étaient plus connus, et que les

1) Les fraudes des «six dynasties» s'étaient beaucoup plus exercées dans le domaine de la littérature que dans celui des arts.

commentateurs en proposaient déjà, par reconstitution personnelle, des descriptions arbitraires. Presque tout le livre de Wou Ta-tch'eng a passé dans le volume de M. Laufer, et ses figures sont corroborées par les spécimen que M. Laufer a recueillis sur place au Chàn-si. Il ne peut être question, dans un simple compte rendu, d'étudier en détail toutes les notions nouvelles qui se dégagent pour nous de ces recherches. Qu'il suffise d'en signaler un exemple caractéristique. Le 黄琮 *houang-ts'ong*, pièce de jade qui figurait la divinité de la terre, est interprété par les commentateurs chinois comme une plaque de jade octogonale: les recherches de Wou Ta-tch'eng et de M. Laufer montrent que c'était au contraire un cylindre enfermé dans un cube, c'est-à-dire un objet dont la porcelaine moderne a multiplié les représentations en l'ornant des huit *koua*, mais qui a été considéré généralement, par une absurdité flagrante, comme l'ornement terminal du moyen des chars¹).

Il est un autre domaine où les travaux de Wou Ta-tch'eng et de M. Laufer apportent une lumière toute nouvelle: c'est au sujet des «haches préhistoriques» en jade qui se retrouvent en assez grande abondance dans certaines provinces de Chine. Là comme ailleurs, elles ont été souvent qualifiées de «pierres de foudre» par les indigènes. Mais, sans qu'il soit encore possible d'affirmer qu'on attribue bien à chacune son nom technique, il est désormais établi que la plupart d'entre elles ne sont que diverses sortes de 圭 *kouei*, c'est-à-dire de tablettes honorifiques et rituelles dont les classiques nous attestent les variétés nombreuses. M. Laufer a recueilli au Chàn-si pas mal de ces prétendues haches, généralement percées d'un trou circulaire; quelques autres, qui proviennent du Chan-tong, lui ont été communiquées pour son étude. J'en ai rapporté moi-même plusieurs échantillons qui complètent les séries de Si-ngan-fou et se

1) Il se peut d'ailleurs que ce nom d'«extrémité de moyen» n'ait été parfois donné à ces objets que pour une analogie de forme, sans prétendre à une identification réelle.

trouvent aujourd'hui au Musée de Saint-Germain. Il est à souhaiter que l'attention et le zèle des voyageurs, attirés désormais sur des objets dont l'origine cesse d'être toujours mystérieuse, viennent multiplier à bref délai les pièces de comparaison.

Il est impossible de résumer, même sommairement, les divers chapitres du livre si riche de M. Laufer. On y voit l'art du lapidaire chinois évoluer des motifs sobres et volontiers géométriques du temps des Tcheou jusqu'à l'interprétation pittoresque et naturaliste des Song et à l'industrie variée, minutieuse, patiente du XVIII^e siècle¹). Le jade a connu au cours des siècles des applications multiples; c'est toute une histoire de la « culture » chinoise que son étude fait passer en revue. On ne peut que recommander l'ouvrage de M. Laufer à de nombreux lecteurs; ils l'apprécieront d'eux-mêmes en le pratiquant.

Il me reste à soumettre à l'auteur quelques observations.

P. 21. — L'expression 宮人 *kong-jen* ne signifie pas forcément « eunuque »; il me semble beaucoup plus probable que par ces « gens du palais », il faille entendre ici les femmes qui y vivaient. La traduction du passage du *Ts'i tch'ouen ts'ieou* est tout à fait manquée.

1) M. Laufer rappelle (p. 318) les immenses vasques de jade des empereurs mongols. L'une d'elles a été retrouvée au XVIII^e siècle, et j'avais cru (*B.E.F.E.-O.*, V, 217) pouvoir l'identifier à celle que j'avais vue au palais de Pékin, dans le Yuan-tch'eng. Mais j'ai appris depuis lors qu'il y avait une autre vasque non moins importante et peut-être plus belle dans la cour du 寧壽宮 *Ning-cheou-kong*, où je n'ai jamais pu pénétrer; l'identification est donc douteuse. Comme autres jades gigantesques, on connaît le jade vert foncé du tombeau de Tamerlan, et aussi l'énorme bloc de jade brut provenant de la région de Khotan et abandonné depuis un siècle sur le bord de la route à Ušāq-tāl, dans la région de Qarāšahr. Au XVIII^e siècle, on appréciait en Chine les jades travaillés dans l'Inde (cf. Bushell, *L'art chinois*, p. 167; Laufer, *Jade*, p. 324); mais nul n'a encore étudié ces échanges artistiques entre l'Inde et la Chine dans les temps modernes. En fin d'un récent article *China, Nepaul, Bhutan and Sikkim*, paru dans le t. I du *Journal of the Manchester Oriental Society* (1911), M. Parker signalait (p. 151—152) la présence au Musée de Dresde d'un « gold, or gilt model of the Court of the Emperor of Delhi with scores of carved figures », qui était pourvu d'une longue inscription chinoise; on aimerait à en savoir davantage sur l'histoire de ce curieux monument.

Il ne s'agit pas d'un « moine bouddhiste K'ien-chan », mais du lettré **王僧虔** Wang Seng-k'ien, et le *Ts'i kouo k'ao*, que cite M. Laufer, dit que, bien que bon paléographe, Wang Seng-k'ien ne put déchiffrer l'inscription. D'après un autre texte d'ailleurs (**緯略** *Wei lio*, ch. 4, f^o 12 v^o de l'édition du *Cheou chan ko ts'ong chou*), Wang Seng-k'ien aurait déchiffré le texte et y aurait reconnu le *K'ao kong ki* perdu du *Li ki*, en *kou-wen*; cette tradition est sans autorité. La biographie de Wang Seng-k'ien au ch. 33 du *Nan ts'i chou* ne dit d'ailleurs rien de toute cette histoire.

P. 25, 68. — Comme nom de famille, **樂** se lit *yo* et non *lo*. Il faut donc corriger les deux fois Lo Che en Yo Che.

P. 44. — L'expression **陽文** *yang-wen* ne suggère aucunement un « emblème phallique »; elle signifie seulement que le dessin est en relief.

P. 56. — Je doute encore plus que M. Laufer de l'interprétation étymologique de **弩** *nou*, « arbalète », par « arc des esclaves ».

P. 62. — Il n'est pas exact que **明府** *ming-fou* soit un ancien nom de Ning-po; les anciens noms de Ning-po sont **四明** Sseu-ming ou **明州** Ming-tcheou; quant à *ming-fou*, c'est l'appellation littéraire des sous-préfets. La construction même de la phrase exclut d'ailleurs toute autre interprétation.

P. 66. — La forme exacte du titre n'est pas *Ling piao lou*, mais **嶺表錄異** *Ling piao lou yi*.

P. 67. — Le **東山經** *Tong chan king* n'est autre que le ch. 4 du *Chan hai king*. Il ne s'agit pas d'une citation littéraire, mais d'une réunion de deux indications séparées par plusieurs feuillets dans l'original.

P. 109—112. — Les indications que M. Laufer donne ici sur les noms du verre en Chine sont assez inexactes; c'est un des rares cas où son information si diligente des travaux européens se trouve en défaut. Il n'y a pas à proprement parler de mot turc *bolor*, « verre »,

mais un mot turco-persan *bilūr* ou *billūr* (ou plutôt *billūr*), encore que ce mot ait pris, en passant en mongol, la forme *bolor*. *Bilūr* ou *billūr* est certainement identique à *vaidūrya*, par un intermédiaire prâcrit **verūlya*; nos manuscrits en iranien oriental donnent régulièrement *virūlya*. La forme 璧流離 *pi-lieou-li*, qui se trouve deux fois dans le *Ts'ien han chou*¹⁾ et une fois sur les bas-reliefs du Chan-tong²⁾, remonte manifestement au même original (encore que l'ancienne finale gutturale de *pi* fasse difficulté). Le *P'ei wen yun fou* cite en outre (s.v. *lieou-li*) un «chant des Han», où on aurait la leçon 闕流離 *p'i-lieou-li*; dans le 開元占經 *K'ai yuan tchan king* du VIII^e siècle (ch. 114, f^o 3 v^o), j'ai rencontré deux fois 碧琉璃 *pi-lieou-li* dans des citations du 援神契 *Yuan chen k'i* et du 瑞應圖 *Jouei ying t'ou*; ces variantes sont également à gutturale finale ancienne. Quant à *p'o-li*, «verre», c'est non moins sûrement la transcription d'un équivalent prâcrit de *sphaṭika*, «cristal de roche», pour lequel nos manuscrits en iranien oriental fournissent la forme *sphālye*. M. Hirth, dont M. Laufer reproduit et adopte en partie une opinion ancienne, s'est d'ailleurs rallié aux étymologies que j'indique ici (cf. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, p. 227). Pour la forme 璧瑯 du *Chou wen*, M. Laufer la lit *pi-ya*, au lieu que MM. Hirth et Rockhill transcrivent *pi-lieou*; je serais porté à me ranger à ce dernier avis, sans avoir à donner pour l'instant une raison décisive. Enfin M. Laufer me paraît trancher trop aisément la question du sens primitif de *vaidūrya*, et de la valeur qu'avait ce mot quand les Chinois l'ont entendu. En ce qui concerne le sens moderne de *lieou-li*, je puis attester

1) Une fois dans le paragraphe du Ki-pin, l'autre à la fin du ch. 28 下; c'est ce second passage, emprunté au chapitre géographique du *Ts'ien han chou*, qui est cité par Wou Ta-tch'eng comme provenant du *ti-li-tche*; M. Laufer l'a mal traduit et il faut corriger ainsi: «Ils vont par mer acheter les escarboucles et le *pi-lieou-li*».

2) D'après le passage original de Wou Ta-tch'eng (f^o 53 v^o), le mot se rencontre une autre fois sur le 吳國山碑 *Wou kouo chan pei* (?).

que je l'ai entendu employer à Pékin pour désigner les verres colorés, un peu opaques, fabriqués surtout au XVIII^e siècle. Il n'en est pas moins exact d'ailleurs que *lieou-li-wa* signifie bien, comme le dit M. Laufer, une « tuile vernissée », et non une tuile en verre.

P. 155. — Si le 璧 *pi* a été employé pour « engager les hommes de talent », ce doit être par un jeu de mots sur 辟 *p'i* ou *pi*, qui a précisément le même sens.

P. 155. — Pour le nom même de l'émeraude en chinois à l'époque mongole, cf. Bretschneider, *Mediaeval Researches*, I, 174.

P. 183. — Il se peut que *neou*, « têter » (dans le langage des gens de Tch'ou), soit apparenté au tibétain *nu* de *nu-ma*, *nu-wa*; mais il l'est beaucoup plus sûrement au chinois 乳 *jou*.

P. 215. — Au lieu de *chu-kio* (*tchou-kio*), lire 朱雀 *chu-ts'io* (*tchou-ts'io*).

P. 219. — Peut-être le saule, 柳 *lieou*, est-il employé ici à cause de son homophonie avec 留 *lieou*, « retenir » (un ami, un hôte).

P. 246. — Yao Mou-ngan n'est pas le vrai nom de ce personnage; 牧菴 Mou-ngan est une appellation. M. Hirth (*T'oung Pao*, VII, 500) a dit qu'il s'agissait de 姚樞 Yao Tch'ou, mais ce n'est pas exact. D'ailleurs il est question en un cas de la période *yen-yeou* (1314–1321), dans l'autre de la période *tche-tche* (1321–1324); or Yao Tch'ou est mort en 1280 (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^o. 2439). Le personnage en question est un fils de Yao Tch'ou, appelé 姚燧 Yao Souei. Ecrivain de talent, Yao Souei a laissé une collection littéraire des plus importantes, le 牧菴文集 *Mou ngan wen tsi*, en 36 ch., qui a été édité en caractères mobiles au Wou-ying-tien dans les dernières années du XVIII^e siècle, mais cette édition a été tirée à un très petit nombre d'exemplaires; j'en ai eu deux exemplaires entre les mains, malheureusement incomplets, et dont j'ai rapporté l'un à l'École française d'Extrême-Orient, l'autre à la Bibliothèque Nationale. Le *Mou ngan wen tsi* n'a été incorporé qu'à l'un des trois

ts'ong-chou où la plupart des éditions du Wou-ying-tien ont été reproduites; encore y manque-t-il le plus souvent. On peut suppléer partiellement aux lacunes de nos exemplaires par les fragments de l'œuvre de Yao Souei insérés au 元文類 *Yuan wen lei*, et par les 8 chapitres d'écrits de Yao Souei qui ont été incorporés sous les Ming au 中州名賢文表 *Tchong tcheou ming hien wen piao* de 劉昌 Lieou Tch'ang.

P. 303. — Au lieu de *yen-king*, lire 眼睛 *yen-tsing*.

P. 343—344. — M. Laufer pense que l'éléphant de Samantabhadra était représenté avec deux défenses seulement sous les T'ang, et cite à ce propos une peinture de Wou Tao-tseu et la reproduction, dans le *Kou yu t'ou p'ou*, d'une peinture de Yen Li-pen ¹⁾. Si un rouleau japonais du XVIII^e siècle donne à cet éléphant six défenses, ce doit être, dit M. Laufer, une « addition tardive », suggérée par l'éléphant à six défenses dans lequel s'était incarné le futur Çākya-muni pour descendre dans le sein de Mayā. Il n'y aurait pas de raison pour songer spécialement à cet éléphant-là, puisqu'il y a un autre éléphant à six défenses non moins célèbre dans la légende bouddhique: c'est celui qui fut une des anciennes incarnations du Buddha, et dont le sort est raconté dans le *Śaḍḍantajātaka* (cf. A. Foucher, dans *Mélanges S. Lévi*, pp. 231 ss.). Mais la tradition des six défenses de l'éléphant de Samantabhadra est beaucoup plus ancienne que ne le suppose M. Laufer. Si Yen Li-pen et Wou Tao-tseu ne lui en ont donné que deux, c'est sans doute par un souci de réalisme artistique que les croyants ne partageaient pas. Samantabhadra apparaît souvent sur les panneaux peints à l'époque des

1) M. Laufer suppose (p. 342) qu'une copie du « Brushing the Elephant » avait pu exister encore au début du XII^e siècle; mais nous avons un témoignage formel qui montre que, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, on croyait encore posséder l'original de Yen Li-pen; cf. à ce sujet le 雲烟過眼錄 *Yun yen kouo yen lou* de Tcheou Mi, éd. du *Che wan kiuan leou ts'ong chou*, ch. 上, f^o 7 r^o, et ch. 下, f^o 18 v^o; mais la description qu'on y trouve s'accorde assez mal avec les figures 201 et 202 de M. Laufer.

T'ang dans le Ts'ien-fo-tong de Touen-houang; son éléphant y a toujours six défenses. L'épigraphie confirme ces indications. Une inscription de 776, commémorant la décoration de l'une des grottes, a été traduite par M. Chavannes. On y lit (Chavannes, *Dix inscriptions de l'Asie Centrale*, p. 72): «Le joyau de l'éléphant à six défenses agite ses ornements violets en supportant le Véritable». M. Chavannes a admis que le «Véritable» désignait le Buddha, et a fait remarquer que, dans le *Ṣaḍḍantaḷātaka*, l'éléphant est le Buddha lui-même et non sa monture. Mais, en réalité, il s'agit de Samantabhadra, et non du Buddha, de même que, dans la phrase suivante, le «Saint» porté par le «roi des animaux» est Mañjuçri monté sur son lion. Les parois de la grotte en question nous montrent en effet, conformément aux données de l'inscription, les deux *bodhisattva* assis sur leurs montures traditionnelles.

Ces observations portent sur des détails; l'œuvre reste excellente. Il faut souhaiter que M. Laufer nous donne pour le bronze, pour la sculpture sur pierre des Wei et des T'ang, l'équivalent de ses ouvrages concernant la poterie et les jades. Nul plus que lui, rapprochant les textes et les monuments, n'aura contribué à placer sur son terrain véritable l'étude de la vieille Chine.

P. PELLIOU.

Friedrich HIRTH et W. W. ROCKHILL, *Chau Ju-kua: His work on the Chinese and Arab Trade in the twelfth and thirteenth Centuries, entitled Chu-fan-chi*, traduit et annoté, St. Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie des Sciences, 1912, grand in-8°, X + 288 pages, avec carte.

Il est à peine besoin de rappeler l'importance du livre de 趙汝适 Tchao Jou-koua pour l'étude du commerce maritime entre l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient au Moyen Âge. Voilà bientôt